

osaient élever la voix pour prêcher la prudence et la modération passaient pour lâches, sinon pour traîtres.

A côté de ces hommes éclairés et désintéressés, il y avait sans doute une autre classe qui prévoyait les résultats de la guerre et qui y voyait l'occasion d'une bonne affaire. Ceux-là non plus ne se trompaient pas. Politiciens véreux, fournisseurs de vivres et d'armes, capitalistes avides de nouveaux champs d'action, tous savaient qu'ils trouveraient à pêcher en eau trouble ; et ils n'en étaient que plus zélés à pousser à la guerre.

Or, la guerre est finie, un traité de paix est signé, l'Espagne est humiliée ; et cependant il paraît que les combats sérieux ne font que commencer. Après avoir libéré Cubains, Porto-Ricains et Philippins du joug de l'Espagne, les Américains s'aperçoivent que ces peuplades ne sont pas dignes de se gouverner elles-mêmes : il faut au préalable faire leur éducation politique. Et tous ceux qui ont poussé à la guerre d'applaudir.

On suit de quelle façon les Américains entendent faire l'éducation des peuples qui tombent sous leur domination. L'histoire des tribus sauvages qui occupaient autrefois les territoires de la grande république nous en offre un exemple non pas vivant mais inoubliable.

Les peuples inférieurs — et sont inférieurs tous ceux qui font obstacle aux entreprises des Yankees — doivent disparaître. Mais l'histoire nous apprend aussi qu'ils ne disparaissent pas avant d'avoir porté de rudes coups à leurs spoliateurs. Pontiac, Tecumseh, Sitting Bull, sont des noms qui rappellent des pages sanglantes dans l'histoire des Etats-Unis.

Quand on considère le temps et les sa-

crifices d'hommes et d'argent qu'il a fallu pour subjuguier quelques centaines de mille sauvages, habitant un territoire relativement facile d'accès, on doit se demander si, nos voisins, malgré tout leur richesse et leur puissance, ne se sont pas lancé un peu à la légère dans cette politique d'expansion coloniale que la grande majorité ne prévoyait seulement pas il y a un an.

A Porto-Rico et à Cuba la tâche des Etats-Unis est relativement facile. En peu d'années les Américains seront la majorité dans ces îles. Des chemins de fer pénétreront jusque dans les régions jusqu'ici inaccessible, et la guerilla sera bien forcé de se soumettre.

C'est bien différent aux Philippines. Les Etats-Unis se trouveront là en présence d'une population de six millions qui ne saurait être noyée par l'immigration des Etats-Unis, laquelle sera nécessairement peu considérable. Dispersés sur des centaines d'îles dont chacune a une étendue considérable, retirés dans l'intérieur quand on voudra les combattre, et réapparaissant au moment où on ne les attendra pas, fort probablement soutenus et armés en sous-main par quelque puissance étrangère, les Philippins sont des ennemis qu'on ne saurait mépriser. Si l'on ajoute à cela les difficultés que les Etats-Unis auront toujours à ravitailler leurs troupes en raison de la distance énorme qui les sépare de leurs nouvelles colonies, il faudra bien admettre qu'on se trouve en présence d'une situation très grave.

Certes ; si l'on s'entête, si l'on veut vaincre à tout prix, le résultat final n'est pas douteux. Les armes perfectionnées, la vapeur et les chemins de fer auront toujours raison si on leur donne le temps. Mais